

Les salons : "grand théâtre" du XVIII^e siècle

On a peine à imaginer aujourd'hui la place que le salon a tenue dans l'histoire de France, particulièrement au XVIII^e siècle. Par sa seconde définition du mot « salon », le Littré nous fait deviner les raisons de cette importance : « La maison où l'on reçoit habituellement compagnie, et, particulièrement bonne compagnie, et où l'on cause ».

C'est bien ainsi qu'avec son style ironique, un auteur du XVIII^e siècle, Voltaire, décrivait déjà les salons de son époque : « Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés où préside toujours quelque femme qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers ministres de ce petit royaume ».

Préside, premiers ministres, royaume ; le vocabulaire du texte de Voltaire est d'origine politique. Ce n'est pas un hasard ; la bonne compagnie du XVIII^e siècle causait de nombreux sujets, et en particulier de politique. Est-ce à dire que les salons du XVIII^e siècle étaient uniquement des sortes de petits parlements, des lieux de conspiration politique ?

La véritable signification du salon du XVIII^e siècle nous est donnée par la marquise de Merteuil, héroïne d'un roman se déroulant dans les salons de cette époque. Elle appelle le salon : « Le grand théâtre ».

Le salon apparaît bien avoir été effectivement le grand théâtre de la bonne compagnie du XVIII^e siècle. Nous allons tâcher de définir : les décors et les acteurs de ce théâtre ; la pièce que l'on y jouait ; la manière dont on la jouait.

Ces documents sont publiés en relation avec les programmes d'Histoire de F.E.P. et de 3^e.

FICHE DOCUMENTAIRE ETABLIE PAR Simone BALLEET

et René

Comment se présentait le « Grand théâtre » du XVIII^e siècle ?

Sur une scène, en costumes, des acteurs jouent ; ainsi se présente généralement le théâtre. Ainsi se présentaient effectivement les salons du XVIII^e siècle.

UNE SCÈNE QUI COPIE MAIS AUSSI QUI PREND LE CONTRE-PIED DU CHÂTEAU DE VERSAILLES

Capitale artificielle arbitrairement érigée à plus de vingt kilomètres de Paris, Versailles symbolisait le pouvoir de l'homme, d'un homme, le roi, sur la nature. Ce défi à la nature se retrouvait jusque dans les jardins « à la française », véritables figures de géométrie dessinées à l'aide d'arbres, de haies et de gazons.

Louis XIV mort, la bonne compagnie du XVIII^e siècle copie Versailles mais

la nature reprend ses droits. L'attraction de la capitale traditionnelle de la France prend le dessus ; les demeures des grands de l'époque se construisent dans Paris. Le centre de ces constructions est le salon, la pièce ou ils reçoivent leur petite cour. Ce salon s'ouvre souvent sur une terrasse ou un jardin où l'on discute pendant la belle saison. Ce jardin n'obéit plus aux lois inflexibles de la géométrie ; il retrouve « l'ordre de la nature » Arbres inégaux, massifs capricieux, rochers artificiels reconstituent le paysage de la campagne. Le parc « à l'anglaise » succède au jardin « à la française ».

La nature impose même son vocabulaire aux meubles de l'époque ; les sièges s'appellent des « bergères ».

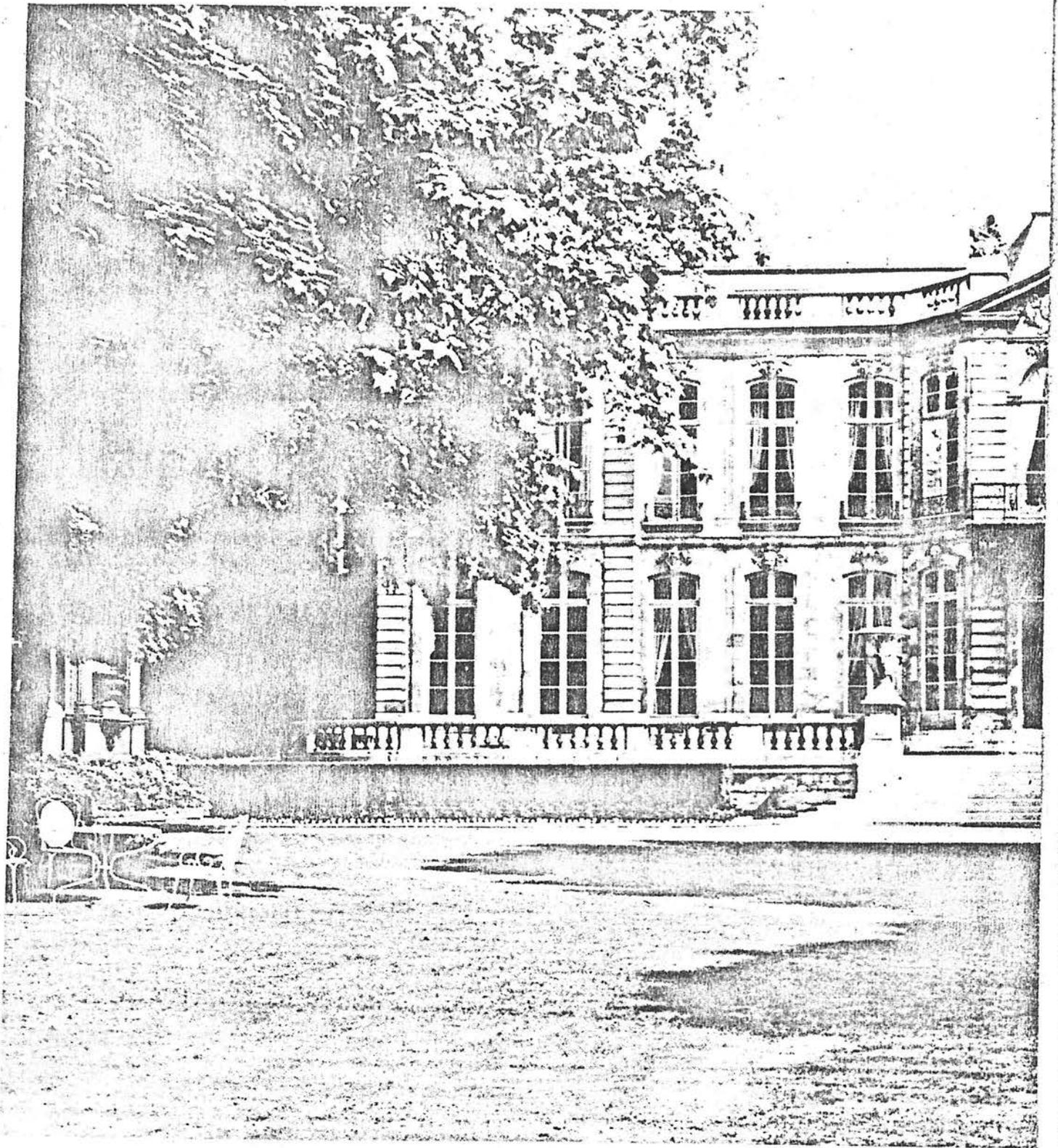
La querelle architecture-nature se poursuit jusque sur les murs du salon. L'un des peintres les plus appréciés est Hubert Robert qui représente des monuments en ruines dont la nature reprend lentement possession avec ses

ronces et ses lierres. Ces ruines sont en général romaines ; mais l'amour de la nature va jusqu'à lui accorder en pature des monuments contemporains, les grands édifices de la monarchie précocément démantelés. N'est-ce pas le décor rêvé par ces salons où l'on critique volontiers les institutions monarchiques ? N'est-ce pas l'annoncé inconsciente du démantèlement de la Bastille quelques années plus tard ?

Le décor plante, examinons les costumes.

UNE ACTRICE « NATURELLE » DANS UN COSTUME SACRILEGE

La encore, l'esthétique des costumes, et jusqu'aux canons de la beauté féminine constituent une réaction contre la rigueur de la fin du règne de Louis XIV marquée par l'influence moralisante de Madame de Maintenon. Là où la pieuse épouse secrète du roi défunt pronait la suprématie de l'âme,



Un hôtel du XVIII^e siècle :
l'Hôtel Matignon, 57 rue de Varenne

Recherchez sur un plan de Paris la rue de Varenne, la rue des Saints-Pères, le boulevard et l'esplanade des Invalides. Ces rues forment avec la Seine une sorte de rectangle : le « noble faubourg Saint-Germain ».

Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, il n'y avait là que des prairies

appartenant à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Des colons s'y installèrent au début du XVII^e siècle, puis, un siècle plus tard, de riches demeures : les hôtels. En 1685, le Pont Neuf avait été construit : il permettait aux carrosses de se rendre aux Tuileries d'éviter le long détour du Pont Neuf. Quand, pendant la Régence, la cour s'installa aux Tuileries, le faubourg Saint-Germain devint un quartier très recherché et très élégant. Plus de 200 hôtels y furent construits, la plupart durant la première moitié du XVIII^e siècle.

le corps reprend ses droits. Dans « L'éducation des femmes » Choderlos de Laclos décrit la femme idéale :

« ... ainsi la réunion de la fraîcheur, de la beauté et de la force constitue la beauté (féminine). Nous pouvons l'appeler la beauté naturelle ».

Mais cette beauté naturelle ne refuse pas les artifices de la mode. Elle s'y livre même avec extravagance :

« Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une brusque révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage de la femme au milieu d'elle-même ; dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place ; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air... »

Montesquieu
Les Lettres persanes

Cette mode n'était pas le résultat de la seule extravagance, mais la conséquence de la compétition féroce régnant dans les salons. Il fallait paraître, dominer ou être dominé. Au même titre que la grandeur, le mobilier ou la décoration du salon, le costume témoignait du rang social, de la puissance, de la fortune. Tout ce qui contribuait à faire briller était hardiment utilisé, y compris les fards, ainsi que le remarque le vénitien Casanova, de passage en France :

« L'agrément de cette peinture consiste dans la négligence avec laquelle on l'applique sur les joues. On ne veut pas que ce rouge paraisse naturel ; on le met pour faire plaisir aux yeux... »

Provocation qui frise parfois le sacrilège. Les femmes de la bonne compagnie s'habillent volontiers de robes aux couleurs étranges, dont l'une s'appelle même « cheveux de la reine » :

Le grand théâtre du XVIII^e siècle abritait de bien curieux acteurs et actrices. Ce n'est pas étonnant.

CHAQUE ACTEUR JOUE UN DOUBLE JEU

Dans ces salons, les hommes de cour côtoient les hommes de lettres. Les hommes d'épée fréquentent les hommes d'église. La plupart jouent un double jeu et dissimulent leur véritable visage sous un masque.

Telle la respectable marquise de Merteuil (héroïne des « Liaisons dangereuses » de Laclos) qui a reçu de son éducation rigoureuse non le don de la piété mais l'art de la dissimulation :

« Dans le temps où, fille encore, j'étais vouée... au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait à me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher. Cette curiosité, en servant à m'ins-

truire, m'apprit encore à dissimuler (...). Sûre de mes gestes, j'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances. »

Tel le galant abbé de Bernis qui finit par obtenir le chapeau (de cardinal) non par la foi mais par l'intrigue :

« Jamais personne n'a saisi plus aisément que moi le caractère particulier de chaque homme, de chaque société (...). J'étais secret quoique ouvert (...); je fus admis de très bonne heure dans les confidences de toutes les intrigues de mon temps. »
(Mémoires du cardinal de Bernis)

Tel ce fougueux écrivain, Voltaire, qui dénonçait la guerre tout en s'enrichissant avec les fournitures militaires. En contrepartie de renseignements qu'il fournit sur Frédéric de Prusse, le roi de France lui fait obtenir une fructueuse commande de matériel militaire. Il en profite pour critiquer la guerre :

« Les peuples seront-ils encore longtemps ruines pour aller (...) égorger en Germanie, pour enrichir Marquet et compagnie. »

Marquet est un fournisseur de matériel militaire : un concurrent ! « Et compagnie, c'est lui-même ! »

UN JEU OU L'ON CHANGE PARFOIS DE PARTENAIRE

La bonne compagnie du XVIII^e siècle se réunit donc dans les salons pour causer.

La conversation se déroule souvent autour d'une table bien garnie mais cette table est moins un lieu de réunion qu'un champ de bataille. Une intrigue nouée par un trait de plume aboutit parfois à la suite d'un coup de fourchette :

« On engage les gens de lettres à cause de l'estime qu'on fait de leurs talents, parce que leur conversation a en général quelque chose de piquant, et aussi parce que depuis quelque temps, il est de règle que toute société doit avoir son homme de lettres. Ces messieurs arrivent toujours un peu tard ; on ne les accueille que mieux, parce qu'on les a désirés ; on les affriande pour qu'ils reviennent ; on les régale pour qu'ils étincellent. Les choses même ont été si loin qu'il y a eu un peu de scandale. Quelques furets (1) ont prétendu que certains déjeuneurs s'étaient laissés séduire, que certaines promotions étaient issues de certains pâtés, et que le temple de l'immortalité (2) s'était ouvert à la fourchette ».

Brillat-Savarin
Physiologie du goût

(1) Furets : des gens qui courent d'un salon à l'autre (comme les furets) pour en rapporter des informations.

(2) Le temple de l'immortalité : l'Académie française.

Ces convives, alliés un jour à la faveur d'une intrigue, peuvent s'affronter le lendemain à l'occasion d'une nouvelle manœuvre. Alliance et hostilité s'expriment en général dans un style courtois, élégant. La discussion est un duel. Chacun doit respecter la règle : le grand théâtre sert de cadre à un jeu et il n'y a pas de jeu sans règle. Chacun essaie d'obtenir des avantages personnels, il n'y a pas de jeu sans enjeu. Mais à quel jeu joue la bonne compagnie ?

Une pièce féroce où les mauvais coups sont permis

Lorsqu'en 1967, plusieurs personnes passent une soirée entière à discuter, de quoi est-il question ? De travail, de sport, d'automobile, de pêche, de films, de livres. Il est bien rare que la soirée s'achève sans qu'il ait été question de politique. La bonne compagnie du XVIII^e siècle parlait également de chasse, de livres, de pièces de théâtre mais elle parlait encore beaucoup plus de politique qu'aujourd'hui. Pourquoi ?

Au XVIII^e siècle, les partis politiques n'existaient pas. La presse était assez peu lue et ne pouvait imprimer ce que ce qui ne déplaisait pas au roi. Chaque cercle de la bonne compagnie avait ses propres conceptions politiques. Faute de pouvoir les faire connaître autrement, on en discutait dans les salons. Tandis que la science et les techniques se développaient rapidement, l'organisation politique de la France était restée pratiquement inchangée depuis des siècles. Il est donc normal que les salons voient s'affronter : « Ces gens de droite qui sont si gauches et ces gens de gauche qui sont si peu droits », ainsi que les définissait ironiquement Rivarol, écrivain « de droite » (les gens « de droite » pensant qu'il fallait avant tout conserver la monarchie ; les gens « de gauche » pensant qu'il fallait avant tout la transformer).

Entre les deux clans, l'opposition est constante, chacun ayant des conceptions opposées sur tout, y compris le langage. Duclos (homme « de gauche ») pensait que le langage devait évoluer selon chaque époque : « Les langues n'ont que le génie de ceux qui les parlent ». Rivarol, au contraire, considérait le français comme une langue parfaite qu'il fallait conserver sans la modifier :

« Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct (...) Le Français nomme d'abord le sujet

du discours, ensuite le verbe qui est l'action et enfin l'objet de cette action... On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite, que s'est formée la langue française. »

Rivarol
De l'universalité de la langue française

Rivarol dénie au peuple le droit de participer à la formation du beau langage :

« ... Si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée (les mots), c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une, le loisir et les plaisirs pour l'autre. C'est au goût dédaigneux, c'est à l'ennui (des oisifs), que l'art a dû ses progrès et ses finesses. »

Cette attention portée au langage n'a rien de gratuit. Chaque clan va s'en servir comme d'une épée bien effilée dans le duel oratoire qui se livre sur le grand théâtre. Tous les mauvais coups sont permis pourvu qu'ils soient portés avec élégance, avec style.

LES ESCRIMEURS NE SE MENAGENT PAS

Le duel se déroule autour de la notion d'ordre, entre les « philosophes » et les « conservateurs ».

Philosophes (amis de la sagesse) : ainsi, appelait-on ceux qui, dans la Grèce antique, observaient la nature. Les philosophes du XVIII^e siècle observent la nature, constatent que les croyances traditionnelles sont nées de l'ignorance. Le développement de la connaissance fait reculer l'ignorance. Ils en concluent donc qu'il faut dissiper les croyances anciennes, refuser l'ordre ancien et instaurer un « ordre de nature ».

Cette philosophie remet en cause l'ensemble de la société française ; pourquoi des classes privilégiées au-dessus des autres, pourquoi un roi absolu au-dessus de toute la nation ? La méthode des philosophes consiste à refuser de croire les yeux fermés. Ils veulent vérifier que chaque vérité admise correspond effectivement à la réalité naturelle, à l'« ordre de nature ».

Leurs adversaires pensent au contraire qu'il est dangereux de se demander si les croyances et l'organisation de la société française correspondent bien à l'« ordre de nature ». L'essentiel est de savoir si ces croyances et cette organisation sont nécessaires. Ils le pensent et affirment qu'il faut défendre ces croyances, conserver cet ordre. Ce sont les « conservateurs ». L'un de leurs porte-parole, Rivarol, avoue cyniquement :

« C'est un véritable luxe que l'incrédulité. » « La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire. » « Le génie, en politique, consiste non à créer, mais à conserver. »

« Les philosophes sont comme les vers qui piquent et qui percent les digues de la Hollande ; ils prouvent que ces ouvrages sont périssables, comme l'homme qui les construit, mais ils ne prouvent point qu'ils ne soient pas nécessaires. »

Afin de faire reculer l'ignorance et, par là même, ébranler les anciennes croyances, les philosophes écrivent une « encyclopédie » ; c'est-à-dire un ouvrage étudiant l'ensemble de la nature et de la société.

La rédaction de cet ouvrage pose d'énormes problèmes : rassembler un grand nombre d'écrivains acceptant la discipline d'un travail collectif, obtenir du roi l'autorisation d'éditer l'ouvrage, recueillir les sommes d'argent importantes nécessaires à son impression. Une grande partie des contacts nécessaires entre les écrivains, entre les écrivains et la cour, entre les écrivains et les souscripteurs sont pris dans les salons.

Le duel se fait plus âpre entre les philosophes et les conservateurs qui attaquent l'ouvrage. D'une plume ironique mais féroce, Voltaire ridiculise deux des adversaires les plus acharnés de l'Encyclopédie : Fréron et Le Franc de Pompignan.

Fréron attaque-t-il l'entreprise dans son journal « L'année littéraire » ? Voltaire l'appelle « L'âne littéraire ». Le mot fait la joie des salons. Voltaire l'accompagne d'un coup de grâce en forme de poème : il décrit les malheurs d'un naïf acceptant de collaborer au journal de Fréron :

« Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine...
Cet animal se nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon :
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,

A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigne comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait de tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place...

Et je mentis pour dix écus par mois ».
Adversaire de moindre envergure,
Le Franc de Pompignan, traducteur de textes anciens, est exécuté en quatre vers :

« Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait ».
Les conservateurs n'ont pas la plume moins féroce que les philosophes. Voici comment Rivarol définissait ses ennemis :

— A propos d'un conférencier obtenant peu de succès :

« Il paie les huissiers, non pour empêcher d'entrer, mais pour empêcher de sortir. »

— A propos d'un critique littéraire :
« (Il) fait des phrases luisantes sur nos grands hommes... C'est le limaçon de la littérature ; il laisse partout une trace argentée, mais ce n'est que de l'écume. »

— A propos d'un poète :
« C'est de la prose où les vers se sont mis. »

Lors d'un repas, Rivarol est assis auprès d'un abbé, dont il ne partage pas les idées. On offre du saucisson d'âne. Rivarol intervient :

« L'abbé n'en mangera pas ; il n'est pas anthropophage. »

Les réactions (parfois violentes) de leurs adversaires, obligent les philosophes à parler et à écrire avec prudence. Voltaire et d'Alembert définissent leur tactique :

« Ici, l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre (...) ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. « Cette sorte de demi-attaque, cette espèce de guerre sourde (...) dans les vastes contrées où l'erreur domine ».

La méthode leur réussit ; non seulement, ils dominent les salons, non seulement l'Encyclopédie est imprimée mais encore ils font la loi dans une institution officielle comme l'Académie française. Un de leurs adversaires, Dorat, met en garde contre leur infiltration :

« Travaillez peu vos vers et beaucoup vos succès...
Rien n'est indifférent, voyez beaucoup Eyle (3)
Car il faut que de vous chez elle on ait parlé,
Si vous voulez souper en bonne compagnie,
Et jouir des honneurs attachés au génie ».

Effectivement, comme le craignait Rivarol, les philosophes ont miné les digues du régime monarchique. Un aristocrate, le comte de Tilly, s'en apercevra trop tard, alors que ces digues auront craqué sous le flot révolutionnaire. Dans ses mémoires, il s'en prend à l'écrivain Choderlos de Laclos :

« ... Un conjure... au sein de cette vaste conspiration, dans laquelle, à l'avance, chacun s'était distribué son rôle, à la cour, à la ville, dans les provinces et dans l'armée. »

Une question se pose : comment le roi, la cour, l'aristocratie, ont-ils pu laisser jouer sur le grand théâtre au XVIII^e siècle une pièce aussi dangereuse pour eux ?

(3) Eyle : surnom attribué à Mademoiselle de Lespinasse qui tenait un salon favorable aux philosophes.

PRINCIPAUX SALONS

Salons littéraires (1^{re} moitié du XVIII^e siècle).

— Duchesse du Maine, au château de Sceaux (la « cour de Sceaux »), 1700-1753 (Fontenelle, La Motte, le jeune Voltaire...)

— Mme de Lambert, rue de Richelieu, 1710-1733 (Montesquieu, Marivaux, La Motte, Fontenelle).

— Mme de Tencin, rue Saint-Honoré (le « bureau d'esprit »), 1726-1749 (la plupart des précédents, et Duclos, Marmontel, Helvétius...)

Salons philosophiques (2^e moitié du XVIII^e siècle).

— Mme Geoffrin, rue Saint-Honoré, 1749-1777 (Marivaux, Helvétius, d'Alembert, H. Walpole, de nombreux artistes).

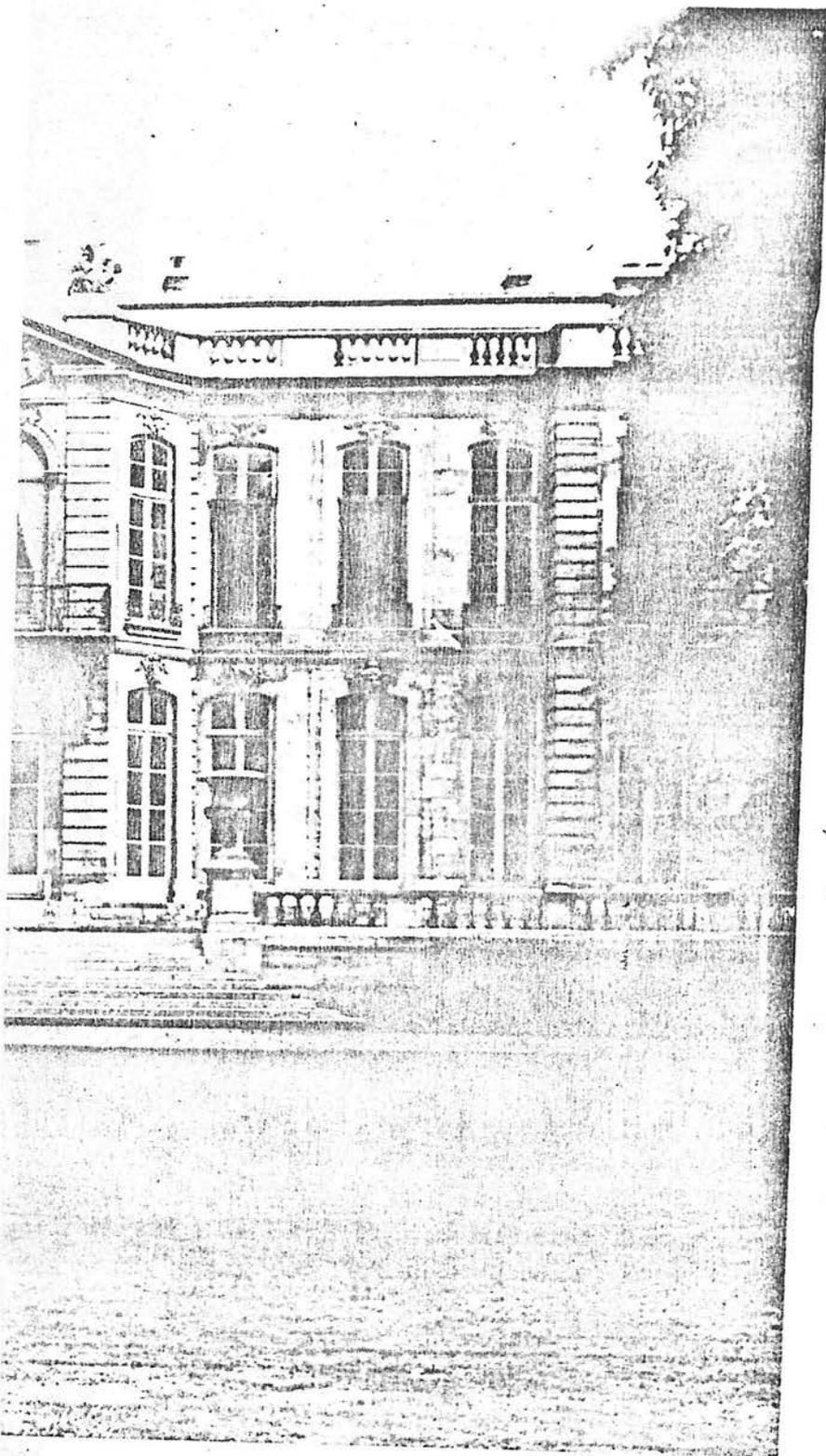
— Mme du Deffand, rue Saint-Dominique, 1740-1780 (d'Alembert, Montesquieu, Fontenelle, Marivaux, Sedaine, Turgot, Condorcet).

— Mlle de Lespinasse, rue Saint-Dominique, 1764-1776 (d'Alembert, et la plupart des Encyclopédistes, à l'exception de Diderot qui ne fréquente guère les salons).

A ces trois salons, il faut ajouter ceux de Mme d'Épinay et de Mme Necker, ainsi que ceux des deux philosophes, protecteurs et collaborateurs de l'Encyclopédie, Helvétius et d'Holbach.

Dans tous ces salons philosophiques — à des degrés divers : certains salons sont plus « prudents » que d'autres —, « on discute encore les problèmes littéraires, (...) mais ce sont, avant tout, les problèmes philosophiques et politiques qui constituent le fond des conversations. L'esprit critique, complètement émancipé, porte son effort sur les institutions aussi bien que sur les mœurs, et la raison construit des systèmes politiques qu'elle oppose à la doctrine des régimes traditionnels ».

(R. Picard : Les salons littéraires et la société française, éd. Brentano's).



moitié du XVIII^e siècle. Une cinquantaine subsistent, parmi lesquels l'hôtel Matignon — la plus magnifique résidence de ce « faubourg » — qui fut commencé en 1721.

L'hôtel est occupé depuis janvier 1935 par la présidence du Conseil. Il a conservé de très beaux salons, somptueusement décorés. Ses jardins sont les plus grands jardins privés de Paris ; ils s'étendent jusqu'à la rue de Babylone. (Cliché René Jacques — La Documentation française).

Une tragi-comédie où chacun respectait la règle du jeu

Les philosophes dominent la plupart des salons mais ils n'y sont pas seuls ; leurs adversaires leur donnent la réplique. Inversement, les philosophes ont des partisans, hors des salons et jusqu'à la cour. Les ponts ne sont pas rompus entre les salons et l'aristocratie. Lorsque Mademoiselle de Lespinasse ouvre son salon (pourtant fort accueillant aux philosophes), la duchesse de Luxembourg lui fait présent d'un mobilier complet et le duc de Choiseul lui fait obtenir une pension annuelle du roi.

En contrepartie, les philosophes conservent une certaine modération dans les salons ; lorsque les propos deviennent trop subversifs dans le salon de Madame Geoffrin, celle-ci arrête la discussion par un courtois mais ferme : « Voilà qui est bien. » On sourit et on parle d'autre chose.

UNE CLANDESTINITE TRES OFFICIELLE

Tels des diplomates se réunissant en pays neutre pour élaborer des compromis, philosophes et représentants de l'aristocratie se réunissent dans les salons pour régler les différends.

Ainsi, la publication de l'Encyclopédie, interdite après la parution du second volume, est-elle, de nouveau autorisée à la suite d'interventions du comte d'Argenson. Quelques années plus tard, cette publication est de nouveau suspendue, mais le roi sait fort bien que l'ouvrage peut être imprimé à l'étranger et introduit clandestinement en France. De plus des souscripteurs influents se plaignent auprès de la cour. Le gouvernement organise lui-même la clandestinité de l'ouvrage.

L'Encyclopédie continuera à être imprimée à Paris mais avec la mention : « Neuchâtel-Suisse ». Les volumes seront envoyés en province et reviendront à Paris avec le cachet « colportage ». Ainsi la publication de l'ouvrage continuera mais sans la mention « avec le privilège du roi » (obli-

gatoire pour les parutions parisiennes). L'honneur est sauf pour les deux partis.

DES PUNITIONS MESUREES

Lorsque les critiques sont trop âpres, l'aristocratie se fâche mais les punitions demeurent mesurées. Lorsque le capitaine Choderlos de Laclos publie « Les Liaisons dangereuses », il fait l'objet d'une sanction ; il doit quitter Paris pour rejoindre une garnison en province. Se venge-t-il en écrivant un « Eloge de Vauban », qui est, en réalité, une critique de la doctrine militaire officielle ? On lui conseille de se faire mettre en congé. Se retrouve-t-il sans ressource ? Nullement ; le duc d'Orléans l'engage comme secrétaire.

Les réactions du pouvoir sont parfois plus violentes. Désigné, à tort, comme auteur d'un violent libelle, Voltaire est arrêté et conduit à la Bastille. L'écrivain y reste onze mois. Est-ce la guerre ouverte ? Aucunement. A sa libération, Voltaire fait parvenir au régent un poème : « La Bastille ». Le régent remercie Voltaire qui répond :

« Monseigneur, je trouvais fort bien si sa Majesté voulait désormais se charger de ma nourriture, mais je supplie votre Altesse de ne plus se charger de mon logement » (allusion à l'action du régent, qui lui avait fait attribuer une pension pour l'une de ses pièces de théâtre). Commencée sous forme de drame, la pièce se dénoue en comédie. Il est certes odieux qu'un écrivain soit emprisonné pour ses écrits, mais comment se fait-il que les réactions du pouvoir ne soient pas encore plus violentes ?

LES ACTEURS DU « GRAND THEATRE » ONT DES PARTISANS JUSQUE DANS LES COULISSES DE VERSAILLES

Pendant tout le XVIII^e siècle, les rapports entre les salons et la cour sont permanents.

Quesnay, médecin personnel du roi, fréquente les salons et collabore à l'Encyclopédie. Adversaire du système économique de l'ancien régime, il est moins inquiet de la santé du roi que de celle du royaume.

Turgot et Malesherbes cumulent les fonctions de ministres du roi et d'habités des salons.

Madame Necker, femme du ministre des Finances, tient elle-même un salon.

La reine, en personne, n'est pas épargnée par la contagion des idées nouvelles ; elle découvre « l'ordre de nature » dans son parc anglais et délaïsse parfois les fastes de la cour pour assister « incognito » aux bals et aux spectacles de Paris.

Une autre question se pose alors. Les philosophes dominaient certaines institutions officielles. Ils bénéficiaient d'appuis ministériels et jouissaient même d'une inconscience mais royale complicité. Comment n'ont-ils pas essayé de s'emparer de la cour comme ils s'étaient emparés des salons ?

POUR LE COUP DE THEATRE MAIS CONTRE LE COUP D'ETAT

Les salons n'ont connu une telle vogue au XVIII^e siècle que parce que s'y exprimaient les conceptions d'une fraction de plus en plus importante de la société française : la bourgeoisie. La bourgeoisie qui tenait le commerce et l'industrie, qui avait acheté au roi le droit de lever les impôts indirects et qui possédait seule assez d'argent pour subventionner les artistes. Cette bourgeoisie était hostile aux vieilles conceptions aristocratiques qui freinaient son ascension sociale. Mais, audacieuse dans le maniement des idées, elle était prudente dans le placement de ses capitaux.

La plus grande partie de ces capitaux sont investis en rentes d'Etat. Il importe donc que cet Etat reste solide. Les héritières de la grande bourgeoisie épousent volontiers les héritiers ruinés de l'aristocratie ; la dot de l'une fait bon ménage avec le nom de l'autre.

Le flot révolutionnaire de 1789 emportera les salons en même temps que la cour. L'institution des salons renaitra au XIX^e siècle mais l'esprit en aura changé. On n'y discutera plus de « l'ordre de nature » et pas encore de la nature de l'ordre. On remettra de l'ordre ; ce sera « l'ordre moral ». Les habitués des salons du siècle suivant auront oublié l'avertissement amer mais prophétique de Rivarol :

« Il faut attaquer l'opinion avec ses armes ; on ne tire pas de coups de fusil aux idées. »

Documentation

LIVRES ET REVUES

— PICARD (Roger). — Les Salons littéraires et la société française, 1610-1789. — New York, Brentano's, 1943.
— Le Rayonnement de la France au XVIII^e siècle. — Paris, éd. La Documentation française, coll. « La Documentation photographique ».

On pourra consulter de nombreux

témoignages : Voltaire, Montesquieu, mais aussi le comte Alexandre de Tilly (Mémoires, Mercure de France 1965), Casanova (Histoire de ma vie, Plon 1960), Laclos (Œuvres complètes, Gallimard, coll. « La Pléiade », le cardinal de Bernis (voir Roger Vailland : Eloge du cardinal de Bernis, Fasquelle 1956), Brillat-Savarin (Physiologie du goût,

Club français du Livre, 1959), Rivarol (Discours sur l'universalité de la langue française, Club français du Livre, 1964), etc.

Consulter également dans « Documents pour la Classe », Voltaire et la justice (n° 134), L'Encyclopédie (n° 94), Le mobilier Louis XV (N° 93), Le mobilier Louis XVI (n° 95).